

Julien Gracq, un écrivain-géographe (3) : mutations et organisation de l'espace

Julien Gracq a un regard géographique qui dépasse le simple art du paysage. En premier lieu, son extrême sensibilité aux mutations lui fait percevoir des évolutions en train de se faire, même si celles-ci s'accomplissent lentement. Dès 1934, dans un article intitulé *Bocage et plaine dans le sud de l'Anjou* et publié dans les *Annales de géographie*, Louis Poirier écrit que le bocage va disparaître d'une transformation sociale, ce qui provoque l'effarement du grand géographe Albert Demangeon. Et effectivement, Gracq va observer au cours de ses voyages l'effacement progressif du bocage. Dans *Lettrines 2* par exemple, il note qu'en Normandie, « les « fossés » s'éboulent, le bocage s'éclaircit – autour de moi non seulement la forme des villes, mais la face même de la terre a changé. ».



Paysage de bocage de l'Ouest français transformé par l'arrachage des haies

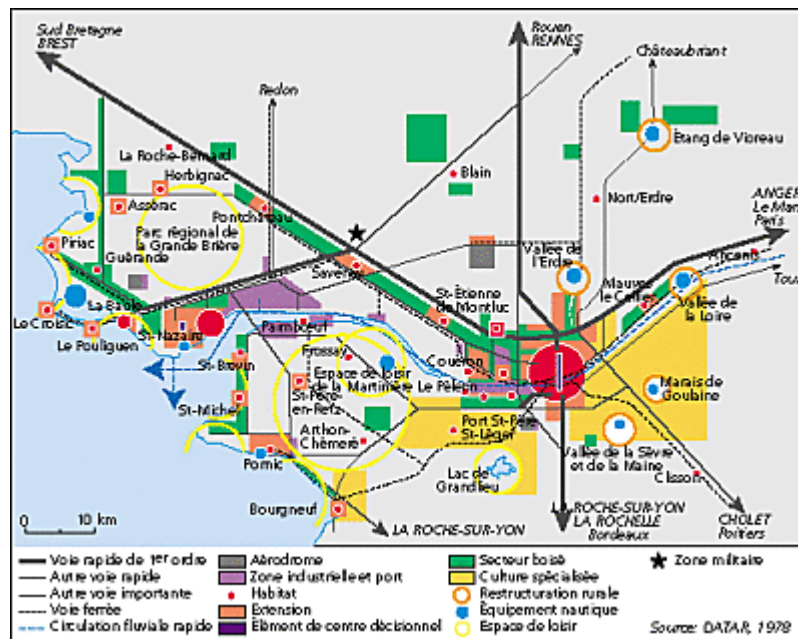
Cette acuité du regard est d'autant plus remarquable que la France des années 1930 ressemble étonnamment à celle décrite par Vidal de la Blache en 1903. Gracq écrit : « *j'avais l'impression, quand je faisais de la géographie à vingt ans, de travailler sur un pays où les choses seraient toujours comme elles étaient* ». Dans *Lettrines 2*, il écrit encore : « *rien n'aura marqué davantage la génération qui est la mienne que l'incroyable figement du paysage rural et urbain pendant beaucoup plus d'un tiers de siècle, entre 1914 et 1950* ». En 1978, pour Julien Gracq, l'affaire est entendue : « *les phénomènes économiques, l'habitat, la géographie humaine ne sont plus ancrés aux particularités du sol et au relief, comme ils l'étaient il y a cinquante ans : une libération s'est faite, heureuse ou malheureuse, c'est une autre question* ». Si les contraintes naturelles n'ont bien évidemment pas disparu, leur poids s'est allégé avec les progrès techniques.

Cette sensibilité aux mutations explique, au moins en partie, son aptitude à comprendre l'organisation d'un espace.

Tout un livre, *La forme d'une ville*, paru en 1985, le démontre à merveille. Il s'agit d'une sorte de géographie intérieure de Nantes, de l'empreinte laissée par la ville de sa jeunesse sur un homme à la recherche de son passé.

La forme d'une ville est un récit d'enfance dans le Nantes des années 1921-1928 que l'écrivain tente de retrouver soixante ans plus tard en se souvenant et en déambulant dans la

ville d'aujourd'hui. L'observation du géographe ordonne la structure du tissu urbain et livre les clés de l'organisation de l'espace d'une ville et de sa région.



La métropole Nantes-Saint-Nazaire au sein de sa région à l'époque où Julien Gracq écrit *La forme d'une ville* (source : DATAR, 1978)

L'organisme urbain ne vit pas isolé, il entretient des rapports plus ou moins étroits avec son environnement régional. Une réflexion géographique à plusieurs échelles s'impose donc.

A petite échelle, Nantes s'inscrit dans un espace régional dont les limites sont d'autant plus difficiles à tracer que les relations entre la ville et son arrière-pays sont de faible consistance. Gracq écrit : « dans aucune de ces régions qui l'entourent, qui l'ignorent presque, qu'elle n'influence guère, ou qu'une incompatibilité d'humeur lui aliène, la ville n'est chez elle, ne trouve ces liens invétérés de dépendance et d'assistance, ces échanges de services mutuels, ces traces d'allées et venues séculaires qui soudent un fief à son donjon central ». Un peu plus loin, il conclut : « le pays Nantais n'existe guère ». Effectivement, Nantes est une grande ville de l'Ouest français, sans être une véritable capitale régionale. Et Julien Gracq d'énumérer les arguments pour étayer son point de vue : des rapports difficiles avec la Bretagne, au grand bénéfice de Rennes ; des rapports administratifs réduits à peu de chose avec la région *Pays de la Loire* dont Nantes est la préfecture (« la métropole (...) ne commande guère à son fleuve ») ; un espace proche au nord de la Loire composé de « bocages et de pâtis revêches », « qui n'a jamais pu injecter de courants de vie » ; un espace voisin au sud de la Loire constitué en bonne part de « coteaux à vigne déjà vendéens sur lesquels la ville a eu du mal à imprimer sa marque ». Et de comparer Nantes avec ses villes-sœurs (par la situation), que sont, sur les deux autres estuaires atlantiques, Rouen et Bordeaux, et qui ont noué des relations toutes différentes avec leur région respective, c'est-à-dire de véritables liens d'interdépendance. Pour Bordeaux Gracq écrit : « ici la soudure économique de la ville à son environnement rural, par l'entremise des chais des grands vignobles et du port, des « châteaux » du Médoc et du Pavé des Chartrons, est plus démonstrative encore ! ». Au total, Nantes apparaît aux yeux de Gracq comme « une grande ville maritime et commerçante en plein sommeil rural » qui gagne dans le manque de solidité de son assise locale à être bien intégrée à la circulation générale du pays et à permettre une vie somme toute assez peu provinciale.

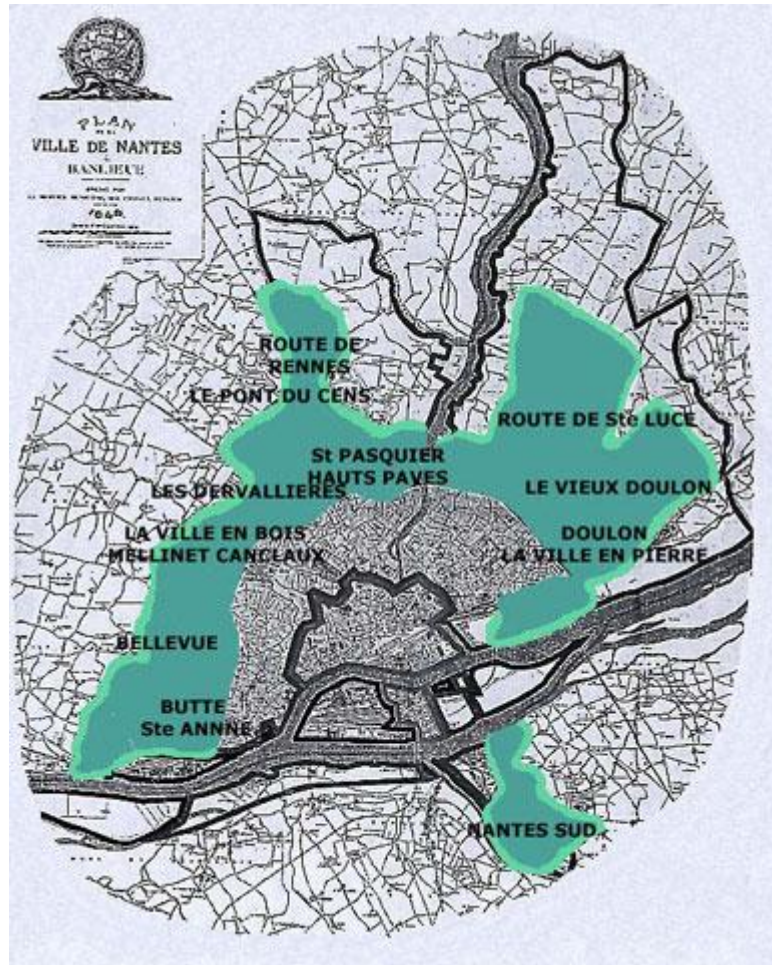
A la même échelle régionale, Nantes témoigne de relations particulières entre un port maritime de fond d'estuaire et son fleuve. Là encore, la comparaison avec Rouen et Bordeaux s'impose. Dans les trois cas, l'organisme portuaire n'obéit pas à une distribution spatiale symétrique par rapport à son fleuve. Ainsi, Nantes s'est essentiellement développée sur la rive droite de la Loire, là où « *l'estuaire s'annonce en pleine ville par un approfondissement brusque du bras de la Madeleine - la Fosse - et tout de suite après le nouveau pont Anne-de-Bretagne commence le port* ». Nantes, au fond de l'estuaire de la Loire, ne conserve plus aujourd'hui qu'un modeste trafic de marchandises générales comme les bois tropicaux, le sucre et le café.

Le véritable port, Saint-Nazaire, créé au XIX siècle, se trouve à plusieurs dizaines de kilomètres à l'entrée de l'estuaire. Pour le jeune Gracq, Saint-Nazaire représente le vrai port tandis que « *Nantes, engoncé dans son propre estuaire, sans bassins, sans paquebots* » lui faisait « *l'effet d'une arrière cour de grand magasin* » et « *ce cul-de-sac un peu morfondu n'est plus que l'arrière-port délaissé d'un réseau complexe de zones d'accostage qui s'étend sur cinquante kilomètres jusqu'à Saint-Nazaire.* » Il s'agit en fait d'un port étalé tout au long de l'estuaire avec notamment le complexe pétrolier de Donges, un port qui n'a plus qu'un contact résiduel avec la ville.



Les bassins du port de Saint-Nazaire dans les années 1930

A une échelle plus grande, celle de la cité, la réflexion du géographe Julien Gracq reconstruit l'image de Nantes à partir d'un noyau urbain qui projette des radiales si souvent parcourues et que complètent « *les barreaux parallèles des échelons latéraux, qui viennent souder et homogénéiser l'ensemble* », des liaisons plus lâches pour lui car moins souvent empruntées. Il y a là la mise en valeur des axes structurants d'un tissu urbain composant « *un canevas troué, dans les interstices duquel flottent des zones opaques* ».



Nantes et sa périphérie vers 1930 (quand Julien Gracq a vingt ans)

L'image générale de Nantes qui se dessinait dans l'esprit du jeune Gracq – d'ailleurs elle reste la même quand il écrit *La forme d'une ville* – se composait d'un ensemble de territoires différemment perçus : certains, recherchés ; d'autres, subis ; d'autres encore, ignorés. Au cœur de la ville, la cité médiévale avec le tracé ancien de ses rues ne représentait pourtant pas le centre de l'espace vécu. Celui-ci, lié aux sorties et rentrées de l'internat, c'était le « *Nantes administratif, militaire et clérical dont l'axe suit du nord au sud la ligne des Cours* », un peu au nord-est du noyau primitif de l'agglomération. Vers la gare, se devinait « *l'agitation d'une ville hâve et laborieuse* », tandis qu'au-delà de l'ancien lit de l'Erdre, vers l'ouest, le quartier ancien du théâtre Graslin attirait l'adolescent par la magie de l'opéra et la fascination-répulsion de rues mal fréquentées. Quant aux quartiers périphériques, faubourgs en partie champêtres à cette époque, ils étaient perçus le long des itinéraires de promenade des pensionnaires jusqu'aux « *lisières où le tissu urbain se démaille et s'effiloche* ». Certains de ces quartiers mêlaient pavillons banlieusards, garages, usines et terrains maraîchers, d'autres, vers le sud de Nantes, s'apparentaient à une marche au soleil. Mais la périphérie était presque partout faite de faubourgs sans grâce. Julien Gracq écrit : « *le Nantes bourgeois des riches du XVIIIème siècle, qui a prospéré par le sucre des îles et le commerce du bois d'ébène, s'est laissé bloquer et assiéger de toutes parts par des banlieues ouvrières, sans garder nulle part d'issue résidentielle vers la campagne (...)* ». Pour cette raison, la banlieue résidentielle nantaise s'est reportée sur le littoral atlantique, à cinquante kilomètres à l'ouest, de part et d'autre de l'estuaire, avec un clivage spatial entre la côte sud, longtemps vouée aux villas des

grandes familles terriennes, et la côte nord regroupant autour de La Baule les stations balnéaires de la bourgeoisie nantaise.

Quand Gracq esquisse le portrait d'ensemble de la ville contemporaine, il oppose le paysage urbain, finalement assez médiocre, d'une métropole régionale incomplète au sentiment qu'elle donne d'une « *grande ville* » se nourrissant d'une vie autonome, d'une vie purement citadine.

Le géographe compare cette organisation de l'espace à celle, semblable, des autres estuaires industrialo-portuaires de la façade atlantique de l'Europe du nord-ouest (la Gironde, la Loire, la Seine, la Tamise, l'Escaut et l'Elbe en particulier). Le nombre élevé d'éléments communs aboutit à la proposition d'un modèle estuarien, c'est-à-dire une représentation de l'entité estuarienne qui puisse rendre intelligible son organisation et son fonctionnement. Julien Gracq a bien pressenti cette organisation spatiale que des géographes contemporains ont récemment systématisée et théorisée. Il a beau minorer sa réflexion en évoquant « *toute la part de gaucherie, d'inexactitude et de fiction que comporte un tel retour en arrière* », il nous donne une belle leçon de géographie en montrant avec la magie de son style que les lieux, les territoires sont des êtres avec lesquels on vit.

Il existe bien sûr d'autres lectures géographiques de *La forme d'une ville*. Ainsi, Alain Chauvet, géographe français disparu en 1997, a tenté d'apprécier le mode de perception du territoire nantais par le jeune Julien Gracq dans son ouvrage *Porte nantaise et isolat choletais, essai de géographie régionale* (Hérault, 1987). L'espace approprié par le lycéen regroupe un certain nombre d'enclos reliés entre eux par des itinéraires qui butent souvent sur des lisières. Les enclos – le mot est souvent utilisé dans *La forme d'une ville* – désignent des lieux bien circonscrits autour desquels se construisent souvenirs et rêveries. L'existence quotidienne se déroule dans des « coquilles » pour reprendre le terme de Bachelard : le lycée, le quartier des Cours, la ville et même la région. Pour Alain Chauvet, la région bretonne est une réserve, la ville est un isolat dans sa région ; le quartier des cours est un creux dans la ville ; le lycée est un cloître dans le quartier : quatre coquilles emboîtées les unes dans les autres composent le territoire réellement vécu et ressenti par le lycéen qui perçoit pourtant d'autres cellules dans l'espace urbain ou régional. A côté de ces coquilles, un assemblage hétéroclite de cellules perçues différemment par le jeune Julien Gracq : attrayantes comme les stations touristiques de la côte, agréables comme les quartiers bourgeois, répulsives comme les quartiers industriels qui font dire à l'auteur : « *Toute cette partie Est de la ville... reste frappée pour moi à jamais de la désolation morne, poussiéreuse et rouillée, congénitale à la première vague industrielle.* » Troisième type d'enclos territorial : les refuges de la ville (l'opéra, les jardins et les terrains vagues). Alain Chauvet écrit que « *le territoire de l'homme pour Julien Gracq est donc bien un enclos qui l'enferme comme une coquille, qui vit comme une cellule et qui protège comme un refuge ; l'homme tente de se libérer par le rêve mais l'enclos se referme sur lui sans cesse comme un piège.* ».

A partir des enclos, des itinéraires empruntent des voies, permettent des parcours et se composent d'une succession de lieux, simples points de repère ou au contraire véritables objets de rêve. La trame territoriale formée par les voies n'est pas perçue en fonction du trajet parcouru mais selon l'attente du lieu vers lequel on s'acheminait. Encore une fois Alain Chauvet trouve les mots justes pour qualifier la perception territoriale par la pérégrination : « *la promenade est à la fois regard, sensation, rêve. Elle est en un mot « attente » : attente du monde qui vous entoure, attente des autres, attente de soi-même.* » « *Le promeneur qui ne résigne pas à se laisser enfermer à nouveau peut retarder l'échéance en allant se perdre sur les lisières qui apparaissent comme la troisième composante de la perception du territoire chez Julien Gracq.* » Des lisières pouvant recouvrir des réalités diverses : déchirures spatiales comme la Loire redessinée ou les boulevards conquis dans les années trente, larges glacis

développés à la périphérie des ensembles territoriaux, fronts entre le domaine ligérien et le domaine atlantique, entre le nord et le sud de la Loire. Lorsque Gracq écrit : « *Ce n'était pas seulement une ville où j'avais grandi, c'était une ville où, contre elle, selon elle, mais toujours avec elle, je m'étais formé.* », il montre bien que les lieux, les territoires ne sont pas des objets que l'on décrit, mais des êtres avec lesquels on vit.



« Pour retrouver cette atmosphère, que je me fabriquais certes plus qu'à moitié, mais dont la disposition des lieux n'était pas innocente, il me suffit de m'asseoir un moment, au coin de la rue Corneille et de la rue Racine, au café Molière. » (La forme d'une ville)

Lors de la parution des *Carnets du grand chemin* en 1992, Julien Gracq a commenté le titre de son livre: « *Le grand chemin est bien sûr celui qui traverse et relie les paysages de la terre. Il est aussi, quelquefois, celui du rêve, et souvent celui de la mémoire, la mienne et aussi la mémoire collective, parfois la plus lointaine : l'histoire, et par là il est aussi celui de la lecture et de l'art.* »

Daniel Oster